C'est surtout une œuvre de patriotisme pur — une œuvre aussi de bonne critique, encore que fatalement succincte — que nous offre M. Sander Pierron, « professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège », dans ses **Portraits d'Artistes** belges. Ils sont là tous, les bons plastiques d'outre-Meuse, par rang de lettres, les peintres depuis M^{me} Berthe Art jusqu'à M. Alfred Verhaeren, les sculpteurs depuis M. Guillaume Charlier jusqu'à M. Thomas Vinçotte, vingt en tout. A vrai dire, on est un peu gêné que même un Constantin Meunier n'ait pas échappé à cet égalitaire ordre alphabétique, et il apparaît bien ici que cet ordre-là est fort désordonné. Mais quoi? M. Pierron, nationaliste comme on l'est seulement en Belgique, entre ses vingt illustres compatriotes ne choisit pas : il laisse ce soin au temps — que parfois supplée l'espace. — A signaler parmi les meilleurs de ces médaillons, tous très renseignant, ceux de Victor Rousseau, de Victor Gilsoul, d'Henri Thomas.

M. Camille Lemonnier publie la conférence qu'il a faite à la Société « l'Art Contemporain » sur **Henri de Brakeleer**, « peintre de la lumière ». L'enthousiasme de l'orateur pour l'artiste dont il parle est touchant, mais je ne suis pas convaincu, tout de même, que le peintre du *Repas* et de la *Partie de cartes* soit égal au peintre de la *Ronde de nuit*. M. Lemonnier s'exprime parfois un peu fort, avec des portements de voix et des grossissements de pensée qui ne sont pas toujours expressifs.

MEMENTO. — *L'Art Décoratif* (juillet) consacre à Albert Besnard une étude enthousiaste, signée Jacques Copeau : « Ce qu'avait fait Leconte de Lisle pour la poésie, Albert Besnard le fit pour la peinture. Il instaure une réalisation artistique des données de la science contemporaine... L'homme remis à son rang dans l'harmonie totale... Probablement parce qu'il tend à l'objectivité et qu'il est malaisé de lui attribuer une *manière*, on a pu mettre en doute sa personnalité intime... » — Nombreuses et belles reproductions d'œuvres du peintre.

Au même artiste *les Essais* (juin) avaient dédié l'hommage de plusieurs de ses confrères et de quelques poètes et critiques.

Dans *l'Art et les Artistes* (août) M. Jules Truffier, de la Comédie-Française, demande à M. Dujardin-Baumetz de consentir, de concourir à la fondation d'un *Musée de l'Art dramatique français*. Idée excellente; on voudrait la voir aboutir. M. Truffier rappelle que Monval, le Moliériste, l'exprimait déjà dans la préface de son *Catalogue des collections de la Comédie-Française*. — M. le sous-secrétaire d'État entendra-t-il?

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Les Fêtes d'Orange. — Les Félibres à Avignon : Félix Gras et son œuvre. — La Félibresse Brémonte. — Les *Hérétiques* à Béziers.

Les **Fêtes d'Orange** des 5, 6 et 7 août ont prouvé jusqu'à l'évi-

dence qu'il ne suffisait pas, pour réussir dans un tel milieu et devant un tel public, d'user des procédés ordinairement employés au Théâtre de Monte-Carlo. Des pièces musicales bruyantes, disparates et romantiques, des chanteurs étrangers engagés à grands frais, des extravagances de mise en scène, voilà qui peut frapper les habitués de la Riviera, mais qui détonne singulièrement à Orange, dans ce cadre unique et qui n'admet que des choses simples, belles ou grandioses comme lui.

Le Mur, le fameux Mur, sur lequel on a écrit tant de divagations et de plaisanteries, n'en exerce pas moins une très réelle influence sur l'esprit des spectateurs, et il y a comme une collaboration mystérieuse entre ce fond gigantesque et la pièce qui se déroule à ses pieds, collaboration dont il faut, avant tout, tenir compte si l'on ne veut pas courir à un échec certain. Concentrant l'attention, imprégnant le public de sa gravité qu'augmente la nuit, le mur ne saurait souffrir sans doute qu'on ignore sa formidable présence, car il a vite fait de rapetisser, jusqu'à les rendre intolérables, des chefs-d'œuvres comme *Athalie* ou *Phèdre*, mais qui ne sont pas faits à ses proportions ni pour sa beauté. A plus forte raison fait-il éclater l'aberration des organisateurs qui montèrent, en 1886, à Orange, *les Précieuses ridicules*, et de ceux qui viennent de monter *le Mefistofele* de Boïto.

A propos de cette dernière pièce et de l'impression qu'elle a produite, j'invoquerai seulement le témoignage de M. Gabriel Boissy qui en rend compte dans la *Chronique de Paris* :

La mise en scène qui, en tout autre lieu, eût été admirable, fut à Orange scandaleuse. Pour justifier l'épithète, il suffira de dire que l'on imagina de prendre le mur comme écran de lanterne magique, si bien que nos yeux stupéfaits virent tout à coup des taches lumineuses souiller confusément la sérénité fauve des vieilles pierres : c'étaient, paraît-il, des projections représentant des décors, des apparitions ; elles se profilèrent heureusement si mal que l'on ne put rien distinguer. Ce n'était pas tout. A la scène des enfers, des choristes masqués de têtes de mort errèrent sous des lumières verdâtres et semblables à de grotesques larves, gênés pour leurs évolutions, perdant çà et là leurs attributs macabres, soulevèrent de copieux rires. Enfin l'abomination fut totale et d'un beau ridicule lorsque le plancher de scène s'entr'ouvrant, des flammes jaillirent, tumultueuses, frénétiques, parmi lesquelles trois femmes gesticulaient éperdument. Le public, par bonheur, protesta et sa réprobation gardera Orange de spectacles qui l'achemineraient vers le music-hall ou le cirque. »

La troisième soirée, avec *Jules César* et deux actes d'*Œdipe-Roi*, fut, au contraire, un triomphe par l'heureuse harmonie des pièces et du théâtre.

Il semble donc acquis et, espérons-le, définitivement, que la scène

d'Orange n'est pas un lieu d'essai pour opéras ni fort chanteurs, que les œuvres exclusivement musicales n'y produisent qu'une impression diffuse, incapable de retenir et d'émouvoir pendant plusieurs heures un public qui se lasse vite de ne pas comprendre, que la tragédie enfin est ici dans son cadre naturel.

C'est ainsi, du reste, que les Félibres, à qui revient l'honneur des premiers spectacles, que M. Paul Mariéton, qui donna plusieurs « cycles » remarquables, que M^{me} Caristie-Martel, dont le rôle artistique et le désintéressement directorial ne sauraient être trop admirés ni trop loués, ont toujours compris que la scène d'Orange devait être réservée à la représentation de chefs-d'œuvre tragiques consacrés et à l'éclosion de pièces nouvelles conformes à leur tradition.

Il serait désastreux pour l'art français que le théâtre d'Orange, qui, jusqu'ici, avait servi la cause de la renaissance tragique et sur lequel, notamment, M^{me} Caristie-Martel avait eu la noble audace de donner, pendant trois soirées successives, trois pièces nouvelles, que ce théâtre devint une simple succursale de Monte-Carlo avec, pour unique préoccupation, de faire de l'argent. Qu'un impresario détourne ainsi de son but une institution artistique de cet ordre, qui peut marquer dans le développement de notre littérature, voilà ce qu'il ne faut pas permettre et contre quoi tous ceux qui ont souci de l'avenir dramatique de notre pays devraient protester.

§

Les fêtes d'Orange étaient la première étape du voyage des félibres, mais comme elles furent sans aucun caractère littéraire, les félibres ne se trouvèrent vraiment chez eux et entre eux qu'à Avignon. Il s'agissait d'inaugurer le buste de **Félix Gras**, sur le rocher des Doms, et il y eut réceptions à la Mairie, discours devant le buste, remise de décorations, apéritif d'honneur et banquet à la Barthelasse. La présence de Mistral, celle de M. Dujardin-Beaumetz et celle de diverses notabilités, donnèrent quelque éclat à cette partie du programme dont tout l'intérêt réside pour nous dans l'hommage rendu à Félix Gras, le quatrième en date des grands écrivains provençaux.

Venu, en effet, après Roumanille, Aubanel et Mistral, Félix Gras, s'il n'a pas l'envergure des deux derniers, est sans doute au moins égal au premier et son œuvre restera.

Cette œuvre se compose de : *Li Carbounié*, épopée en douze chants, consacrée aux mœurs des charbonniers du Mont-Vantoux ; *Tolosa*, geste provençale, où sont retracées les sanglantes mêlées où furent aux prises Simon de Montfort et les comtes de Toulouse ; le *Roman-cero Provençal*, recueil de récits chantés où nous voyons passer les souvenirs des premiers temps du christianisme, puis les personnages de l'époque féodale, de la période papale et de la guerre albigeoise ;